

GARY D. SCHMIDT

AUTOUR JUPITER

DE

**AUTOUR
DE JUPITER**

Titre original : *Orbiting Jupiter*
© Gary D. Schmidt, 2015
Tous droits réservés.

Première publication en langue originale en 2015 par Clarion Books

Publié en accord avec Clarion Books, un éditeur de la Houghton Mifflin
Harcourt Publishing Company (Boston, États-Unis)

© 2019, Bayard Éditions pour la traduction française et la présente édition,
18, rue Barbès, 92128 Montrouge Cedex

Photo de couverture : © Carmen Spitznagel/Trevillion Images, 2015

ISBN : 978-2-7470-6521-4
Dépôt légal : janvier 2019

Reproduction, même partielle, interdite.
Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse.

GARY D. SCHMIDT

AUTOUR DE JUPITER

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Dominique Kugler

bayard

*Pour Noah et Kathleen,
et pour Carolyn*

1

— **A**VANT d'accepter de prendre Joseph chez vous, il y a une ou deux choses que vous devez bien comprendre.

Mme Stroud a posé sur la table de la cuisine un dossier où l'on pouvait lire : *État du Maine – Département de la santé et des services sociaux.*

Ma mère m'a longuement regardé. Puis elle s'est tournée vers mon père.

Il a posé sa main sur mon épaule.

— Jack doit savoir, lui aussi, dans quoi nous nous embarquons, a-t-il dit en baissant les yeux vers moi. Tu es même le premier concerné.

Ma mère a acquiescé en silence et Mme Stroud a ouvert le dossier.

Voici ce qu'elle nous a expliqué.

Deux mois plus tôt, Joseph était au centre pénitentiaire pour mineurs d'Adams Lake. Un jour, dans les toilettes des garçons, un enfant lui a donné un cachet, un sale produit. Joseph s'est enfermé dans un box et l'a avalé.

Après un assez long moment, son éducatrice est partie à sa recherche.

Quand elle l'a retrouvé, il s'est mis à hurler.

Elle lui a demandé de sortir immédiatement de cette douche.

Il a encore crié.

Elle lui a dit qu'il avait intérêt à sortir de là tout de suite, s'il ne voulait pas aggraver son cas.

Alors, il est sorti.

Là, il a essayé de la tuer.

Joseph a été envoyé à Stone Mountain. S'il avait réagi comme ça, c'était à cause du cachet qu'il avait avalé. Mais ils l'ont quand même envoyé à Stone Mountain.

Il ne parle jamais de ce qu'on lui a fait là-bas. Mais depuis qu'il a quitté cette prison, il ne porte plus jamais de vêtements orange¹.

Il ne laisse jamais quelqu'un rester derrière lui.

Il ne veut jamais qu'on le touche.

Il n'entre jamais dans des pièces exigües.

Et il ne mange jamais de pêches au sirop.

– Il n'aime pas tellement le pain de viande, non plus, a dit Mme Stroud en refermant le dossier du Département de la santé et des services sociaux de l'État du Maine.

– Je suis sûr qu'il va adorer les pêches au sirop que fait ma mère, ai-je commenté.

Mme Stroud a souri.

– Qui sait ?

Elle a posé sa main sur la mienne.

– Ce n'est pas tout, Jack. Concernant Joseph, il y a une chose que tes parents savent et que tu dois savoir aussi.

1. Aux États-Unis, les prisonniers portent habituellement des uniformes orange. (Toutes les notes sont de la traductrice.)

– Quoi ?

– Il a une petite fille.

J'ai senti la main de mon père me serrer l'épaule.

– Elle a presque trois mois, mais il ne l'a jamais vue. C'est une des choses les plus déchirantes de son histoire. (Mme Stroud a tendu le dossier à ma mère.) Je vous le laisse, madame Hurd. Lisez-le avant de prendre votre décision. Appelez-moi dans quelques jours si...

– Nous en avons déjà discuté, a répondu ma mère. Notre décision est prise.

– Vous êtes sûrs ?

Ma mère a fait signe que oui.

– Oui, nous sommes sûrs, a confirmé mon père.

Mme Stroud s'est tournée vers moi.

– Et toi, Jack ?

Mon père n'a pas enlevé sa main de mon épaule.

– J'ai hâte qu'il vienne, ai-je dit.

DEUX JOURS PLUS TARD, un vendredi, Mme Stroud nous a amené Joseph. Il avait la même tête qu'un élève de quatrième ordinaire du collège d'Eastham. Des yeux noirs presque cachés par ses cheveux bruns. Un peu plus petit que la moyenne, un peu plus maigre que la moyenne, et plutôt dans la moyenne pour tout le reste.

Franchement, il n'était pas différent des autres quatrièmes du collège d'Eastham. Sauf qu'il avait une fille. Et qu'il parlait sans vous regarder. Quand il parlait.

Il n'a pas dit un mot en descendant de la voiture de Mme Stroud. Il n'a pas voulu que ma mère l'embrasse. Il n'a pas voulu serrer la main de mon père. Et quand je l'ai conduit jusqu'à notre chambre, à l'étage, il a jeté ses affaires sur le lit superposé d'en haut et il a grimpé dessus, toujours sans un mot.

Je me suis allongé sur le lit d'en bas et j'ai lu, jusqu'à ce que mon père nous appelle pour la traite.

Dans le Grand Hangar qui servait aussi d'étable, Joseph m'a aidé à défaire trois balots de foin et à garnir les râteliers – je lui ai expliqué : «Tu dois d'abord remplir celui de Quintus Sertorius, dans le Petit Hangar d'en face, parce que c'est un vieux cheval qui n'aime pas attendre» – après, on est retournés dans le Grand Hangar pour traire les vaches. Mon père a dit à Joseph que, pour aujourd'hui, il pouvait se contenter de regarder, mais que dès le lendemain il nous aiderait. Joseph se tenait dos au mur. Les vaches se sont retournées pour le regarder mais n'ont pas bronché. Même Dahlia. Elles ont continué à tirer des brins de foin de la mangeoire et à ruminer, comme elles font. Ce qui voulait dire qu'elles l'acceptaient.

Arrivé à Rosie, mon père a demandé à Joseph s'il voulait essayer de la traire.

Joseph a fait signe que non.

– Elle est docile. Elle se laisse traire par tout le monde.

Joseph n'a rien dit.

Pourtant, quand mon père a eu fini et qu'il est parti vider ses seaux de lait dans le refroidisseur, Joseph s'est approché de Rosie, il a avancé la main et lui a frotté le bas du dos, juste au-dessus de la queue. Il ne savait pas que Rosie aimait tous ceux qui lui faisaient ça. Alors quand elle a meuglé en tortillant du derrière, Joseph a reculé en vitesse.

Je lui ai dit :

– Elle te dit juste que...

– Je m'en fous, a lâché Joseph en sortant de l'étable.

Mais le lendemain matin, quand on est retournés tous les trois dans le Grand Hangar pour la traite, Joseph est allé tout droit vers Rosie. Il a avancé la main pour lui frotter la croupe. Et Rosie lui a fait comprendre qu'elle l'aimait.

C'est là que j'ai vu le premier sourire de Joseph. Disons, un vague sourire.

Joseph n'avait jamais touché la croupe d'une vache. Ni même le pis d'une vache. Véridique. Alors autant vous dire que pour la traite, ça n'a

pas été évident. J'avais beau frotter continuellement la croupe de Rosie, Joseph s'y prenait tellement mal qu'elle commençait à s'impatienter. D'un coup de pied elle a envoyé valdinguer le seau. Forcément : Joseph n'avait pas calé sa jambe devant ses pattes. Mais ce n'était pas trop grave, vu le peu de lait que contenait le seau.

Joseph se levait pour partir, quand mon père est arrivé.

Il a regardé le seau et le lait renversé.

Puis il a levé les yeux vers Joseph.

– Il me semble que tu as quelque chose à finir, Joseph.

– Si vous avez besoin de lait à ce point, il y a sûrement un magasin où vous pouvez en acheter comme tout le monde, a rétorqué Joseph.

Il n'avait jamais fait une phrase aussi longue.

– Moi, je n'ai pas besoin du lait, a dit mon père. (Il a montré Rosie.) Mais elle, elle a besoin que tu la traies.

– Mais non, elle a pas besoin que je...

– Elle a besoin de toi.

Mon père a posé ses deux seaux, puis il a remis d'aplomb celui de Joseph, sous Rosie.

– Assieds-toi sur le tabouret.

Au bout de quelques secondes, Joseph est venu s'asseoir. Mon père s'est agenouillé près de lui et il a tendu le bras pour attraper les pis de Rosie.

– Je te montre encore une fois. Tu pinces le haut du trayon entre ton pouce et ton index, comme ça, et ensuite, tu glisses les doigts vers le bas pour faire sortir le lait, comme ça.

Une giclée de lait sur la paroi en métal. Une autre. Puis une autre. Après quoi mon père s'est levé.

Quelques secondes ont passé. Plus que ça, même.

Et Joseph a essayé.

Rien.

– Serre bien entre le pouce et l'index, et fais glisser tes autres doigts vers le bas.

Joseph a réessayé.

Mon père est venu à ma place pour frotter la croupe de Rosie.

Elle a mugé une fois et le lait a commencé à gicler. À un rythme lent et pas vraiment régulier, mais Joseph trayait. Et bientôt, au lieu d'un bruit de lait giclant sur le métal, on a entendu le bruit mousseux du lait qui gicle dans du lait.

Mon père m'a souri. Il s'est glissé ensuite derrière Joseph pour reprendre les seaux qu'il avait mis de côté.

Et là – *bam* ! – Joseph a fait un bond incroyable, comme si quelque chose avait explosé à côté de lui. Son seau s'est renversé pour la seconde fois, le tabouret a valsé et Rosie a mugé de peur. Joseph était collé au mur de l'étable, les mains en l'air. Et, lui qui ne regardait jamais personne, il nous fixait à présent en haletant très fort, comme s'il manquait d'air.

Mon père l'a regardé avec, au fond des yeux, une expression que je n'avais jamais vue. De la tristesse, j'imagine.

– Excuse-moi, Joseph, a-t-il dit. J'essaierai de m'en souvenir.

Il s'est baissé pour ramasser ses seaux.

– Je vais finir. Vous deux, rentrez vous débarbouiller. Jack, dis à maman que je serai là dans pas longtemps.

Quand nous sommes sortis, Joseph et moi, l'aube se levait. À l'ouest, les cimes des montagnes recevaient les rayons du soleil qu'elles déversaient peu à peu sur leurs flancs et jusque dans nos champs moissonnés, labourés, prêts pour le long hiver. L'air froid exhalait une odeur de feu de bois. Sur les bords de l'étang flottaient déjà quelques plaques de glace que les oies devaient contourner. On entendait Quintus Sertorius souffler dans son seau d'avoine, du côté du Petit Hangar, et Rosie meugler du fond du Grand Hangar. Enfin, dans la cour, le gris s'effaçait lentement pour faire place aux couleurs : le rouge des granges, le vert des volets et des avant-toits de la maison, le jaune des linteaux du poulailler, le roux du chat tigré en train d'escalader la clôture.

Joseph n'a rien vu de tout cela. Il est passé à côté. Il est rentré dans la maison en respirant toujours aussi fort. La porte a claqué derrière lui.

Pourtant, l'après-midi, il est revenu dans le Grand Hangar. Il a frotté la croupe de Rosie. Et elle a meuglé. Ensuite, il l'a traite. Jusqu'au bout, même si ça lui a pris du temps.

– Tu crois que Joseph va s'adapter ? m'a demandé ma mère plus tard.

– Rosie l'adore.

Je n'ai pas eu besoin d'en dire plus. Pour jauger quelqu'un, il suffit de regarder la réaction des vaches à son approche.

LE LUNDI, JOSEPH et moi avons essayé de prendre le bus de ramassage scolaire pour aller au collège. Je l'avais déjà fait un million de fois, ce n'est pas compliqué. Il fait encore nuit, vous attendez dans le froid, le bus s'arrête ; la plupart du temps M. Haskell ne dit pas un mot et ne vous regarde même pas, parce qu'il fait froid et qu'il fait nuit et qu'il n'a pas vraiment choisi d'être chauffeur de bus scolaire, alors le mieux est d'aller s'asseoir sans rien dire. Vous vous installez

donc en silence, et le bus repart en cahotant jusqu'au collège d'Eastham.

Voilà, vraiment pas compliqué.

Mais, ce matin-là, Joseph est monté derrière moi, et M. Haskell lui a lancé :

– Ah, c'est toi le gosse qui a un gosse ? (Joseph s'est figé sur le marchepied.) Quand M. Canton nous a dit ça, je voulais pas le croire. T'es pas un peu jeune, quand même ?

Joseph a tourné les talons et il est redescendu.

– Hé, si tu préfères y aller à pied, ça te regarde, hein. C'est par là, trois kilomètres. D'ailleurs... Hé, mais ça va pas la tête ?

Cette dernière phrase s'adressait à moi, parce que je m'apprêtais à redescendre, moi aussi.

– Vous êtes cinglés ! a lancé M. Haskell.

J'ai haussé les épaules. Peut-être qu'on était cinglés.

– Tu sais, j'ai dit ça comme ça, petit. Juste histoire de faire connaissance.

Joseph ne bougeait pas. Il fixait M. Haskell de ses yeux noirs.

Le visage de M. Haskell s'est durci.

– Faites comme vous voudrez. Il fait moins six, dehors.

Il a fermé la portière et passé la première. Ernie Hupfer, John Wall et Danny Nations, branché à ses écouteurs, avaient tous le nez collé à la vitre et me regardaient comme si j'étais le dernier des abrutis de vouloir aller au collège à pied par moins six. Bientôt le bus avait disparu au bout de la route, dans une bouffée de gaz d'échappement.

J'ai expiré lentement et longtemps. Je crois qu'il faisait même moins de six degrés au-dessous de zéro.

– Pourquoi t'as fait ça ? m'a demandé Joseph.

– Je sais pas.

– Tu aurais mieux fait de rester dans le bus.

– Peut-être.

Joseph a enlevé son sac à dos. Il était pratiquement vide, puisqu'il n'avait encore aucun livre.

– Donne-moi un peu de tes affaires, m’a-t-il dit.

Je lui ai donné *La physique en 4^e* et *Les langues du nouveau siècle*, qui retardait un peu vu que le nouveau siècle avait déjà douze ans. J’ai sorti ma tenue de gym, mais il m’a dit que je pouvais garder mon « survêt’ puant ». Il a pris *Octavian Nothing*¹, a regardé la couverture et m’a jeté un coup d’œil. J’ai dit :

– Il paraît que c’est dur.

Il a haussé les épaules en fourrant le livre dans son sac.

Ensuite, il a remis son sac sur son dos, m’a montré la route d’un mouvement de tête et on est partis. Trois kilomètres. Et il faisait plus froid que moins six.

Tout le long du chemin, Joseph marchait à quelques pas derrière moi.

1. *The Astonishing Life of Octavian Nothing* – soit littéralement « La fabuleuse vie d’Octavian Nothing » – de M. T. Anderson est un roman pour jeunes adultes, paru en 2006, qui se passe pendant la guerre d’Indépendance des États-Unis (1775-1783). L’auteur est très connu aux États-Unis. Parmi ses romans traduits en français, *Interface* (Gallimard).